

Thierry Simonelli

Le management de l'âme

Pour une histoire politique des psychothérapies

« *The self is a vital element in the networks of power that traverse modern societies. The regulatory apparatus of the modern state is not something imposed from outside upon individuals who have remained essentially untouched by it.* » N. Rose¹

Il semble trivial de rappeler que les psychothérapies ont une histoire et que celle-ci s'inscrit dans une histoire politique, sociale, institutionnelle plus vaste dont elle dépend, où elle trouve, parfois sans s'en rendre compte, ses orientations et ses visées et dont elle reprend les « modes » de pensée.

Si de telles affirmations paraissent contestées dans leur généralité et dans leur abstraction, leur signification, leur portée et les conséquences qui s'en dégagent restent sujettes à des désaccords profonds. Comparées à l'explosion de la littérature dite « scientifique » sur les psychothérapies, les études historiques, sociologiques et politiques de la psychothérapie restent assez rares. Pour peu que son histoire soit enseignée dans les facultés, elle y est présentée sous forme d'une chronologie des erreurs passées ; des erreurs qui fon-

deraient comme neige au soleil au vu des vérités de la science actuelle.

L'homme économique

Ce n'est certainement pas un simple hasard historique si l'un des grands paradigmes

Les bien-être physique, mental et social deviennent autant d'objets d'un management qui comptabilise la valeur monétaire d'une vie,

psychothérapeutiques, le paradigme comportemental qui a progressivement réussi à imposer son hégémonie, est né à l'époque où plusieurs économistes – von Mises en Autriche, Schultz et Becker à Chicago – travaillent sur une redéfinition de l'être humain, qui apporte l'une des bases théoriques du tournant néolibéral des sociétés occidentales d'après-guerre. Le nouvel homme de ces économistes apporte en effet un profond changement de la conception même de l'être humain².

La préhistoire immédiate de ce tournant commence avec l'ouvrage de Ludwig von Mises intitulé *L'action humaine, traité d'économie* (1949). Von Mises y met en œuvre des réflexions sur le comportement humain, qui vont rapidement excéder le champ limité de l'économie ou qui, invers-

ement, vont assimiler l'ensemble de ce comportement à l'économie. D'après von Mises, toute action humaine recourt à des moyens en vue d'une fin. Si ces fins varient nécessairement – *de gustibus non est disputandum* –, elles s'accordent de viser un avantage pour l'individu. Tout désir est désir d'avantage, désir « de substituer un état de choses plus satisfaisant à un état de choses moins satisfaisant³ ».

Or les moyens disponibles en vue des fins sont limités. Le comportement humain requiert donc une délibération en vue de minimiser le coût (argent, effort, peine ou souffrance...) ou de maximiser l'avantage. De ces prémisses, Von Mises déduit que tout acte humain est de par sa nature rationnel, parce qu'économique. L'homme décrit par von Mises est un entrepreneur. Dans toutes ses activités, dans toutes ses pensées, dans tous ses désirs, il gère ses comportements et sa vie comme un économiste⁴.

Partant de ces réflexions, Théodore Schultz se rend compte que la conception classique du travail, conçu comme productivité abstraite et substituable, n'est plus tenable. Car « on ne peut parler de productivité du facteur travail sans tenir compte des compétences et qualifications dont il dispose⁵ ». Il suffit alors de mettre ce constat en rapport avec une définition large du capital – est considéré comme ca-

Thierry Simonelli est un des membre fondateur de la Société psychanalytique du Luxembourg. Il a enseigné la philosophie et la psychologie dans différentes universités (Paris, Reims, Metz, Luxembourg) et travaille actuellement comme psychanalyste.

pital tout fonds, toute richesse qui génère un revenu – pour en venir au concept de « capital humain⁷ ».

Mais ce capital possède une spécificité importante : il ne peut être détaché de son porteur. Il s'ensuit que tout ce qui appartient à l'homme est désormais à considérer comme faisant partie de ce capital. À l'instar de von Mises, les économistes américains signalent l'extension impressionnante de cette idée : l'éducation, la santé et la migration interne constituent autant de facteurs qui intéressent le rendement du capital humain.

Voilà donc des domaines qui devront désormais être intégrés à la gestion économique des capitaux et à la gestion rationnelle des êtres humains. Les bien-être physique, mental et social deviennent autant d'objets d'un management qui comp-

tabilise la valeur monétaire d'une vie, le coût des maladies et les investissements nécessaires pour maximiser, maintenir et reproduire le capital humain⁸. Entrent les psychologues scientifiques...

La psychotechnologie de l'autogestion

« The secret of every durable (that is, successfully self-reproducing) social system is the recasting of its functional prerequisites into behavioral motives of actors. » Z. Bauman

L'homme économique est un entrepreneur, car son comportement est essentiellement un comportement économique. Et grâce à la psychologie scientifique, il pourra devenir l'ingénieur de son comportement. La rationalité économique, rapidement identifiée à la rationalité scientifique, est une rationalité des moyens, et, en tant que telle, elle n'obéit qu'à un seul

critère : celui de l'efficacité, c'est-à-dire de la maximisation.

Avec l'idée du capital humain, le marché devient le milieu universel de la vie humaine : l'éducation et la santé, le travail, le mariage, le divorce, la criminalité, la vie, la maladie et la mort se conçoivent comme autant de questions de « comportements de maximisation »¹⁰.

L'Association américaine de psychologie (APA) n'a pas tardé à accompagner ce tournant néolibéral. Dès le début des années 1950, elle travaille sur les bases de la rationalité comportementale qui allait converger avec la rationalité et les intérêts du nouvel homme économique.

À la fin de la Seconde Guerre mondiale, ce fut d'abord un besoin pressant de traitements psychologiques qui se fit jour.



Dès 1944, le War Department de l'armée américaine et la Veterans Administration mirent en place des programmes d'aide aux soldats traumatisés. Mais encore fallait-il des spécialistes pouvant répondre au besoin. Pour les psychologues, ce fut l'opportunité d'affirmer leur profession face aux psychiatres et psychanalystes.

L'APA charge David Shakov de l'établissement d'un programme de formation des psychologues cliniciens. Dans son rapport de 1947¹¹, Shakov et ses coauteurs proposent le modèle du « *scientist-practitioner* ». Le nouveau psychologue clinicien, telle est l'idée, combinera dans une même personne le chercheur scientifique académique et le praticien clinique de terrain. Ce praticien du comportement propose sa plus-value scientifique avec la promesse d'une maximisation de l'efficacité des interventions thérapeutiques et l'affirmation inédite de résultats.

Le modèle du *scientist-practitioner* donne d'abord lieu à de virulents débats au sein de la communauté des psychologues eux-mêmes. Au début des années 1970, 40 % des praticiens sont encore d'avis que cette recherche scientifique ne leur apporte aucune aide dans leur travail clinique quotidien. Ceux qui pensent autrement estiment toutefois que 20 % de la littérature scientifique a une incidence sur leur pratique. Même à la fin des années 1980, le président de l'APA remarque qu'après 15 ans de pratique, la nouvelle science psychothérapeutique ne l'a jamais aidé¹².

Mais le succès du modèle n'allait plus dépendre des cliniciens (ni d'ailleurs des patients, dont la voix reste singulièrement absente dans ces prises de décisions). Avec le nouvel homme économique qui était en train de naître, le « praticien scientifique » allait rapidement connaître un succès fou dans les institutions, auprès des assureurs privés et des décideurs politiques¹³.

En résumé : formulé avec ce mélange de bonnes intentions, de foi positiviste et de naïveté politique qui caractérise les idéologies académiques, le modèle du *scientist-practitioner* allait devenir le modèle préféré des gestionnaires économiques de la santé. Les fondements de la technologie psychologique du nouvel esprit économique

pouvaient désormais entamer leur marche victorieuse.

L'histoire de l'articulation progressive du nouvel esprit scientifique et du *health care management* serait trop longue à raconter. Je ne mentionnerai que deux auteurs qui y ont contribué par la transformation de la psychothérapie en technologie du *self-management* : Hans-Jürgen Eysenck et Burrhus Frederic Skinner. Le premier est

L'homme économique est un entrepreneur, car son comportement est essentiellement un comportement économique. Et grâce à la psychologie scientifique, il pourra devenir l'ingénieur de son comportement

intéressant pour sa contribution à un nouveau discours sur la psychothérapie, le second pour les projets politiques rattachés aux technologies de la modification du comportement.

Pour Eysenck comme pour Skinner, les thérapies comportementales opèrent selon le principe de la « production et de régulation de l'individu libre de choisir »¹⁴. Pour ces auteurs, elles mettent en œuvre les moyens scientifiques les plus efficaces du « self-management » et du « self-control » ; les deux vertus principales de la bonne gestion du capital humain.

En 1952, Eysenck publie un article sur les psychothérapies qui, bien que profondément critique, n'en introduit pas moins un nouveau style de discours. Dans *The Effects of Psychotherapy: An Evaluation*¹⁵, Eysenck base son évaluation des psychothérapies exclusivement sur des nombres (« *figures* »). Son approche fait abstraction des différentes pratiques, épistémologiques et théoriques, elle ignore les visées parfois bien différentes de ces thérapies, elle ne s'arrête nulle part aux contenus théoriques, aux contenus cliniques ou aux méthodes cliniques pour baser son évaluation sur le seul critère d'une efficacité quantifiée. Autrement dit, de par son approche « scientifique », Eysenck postule surtout le principe économique de la maximisation comme seul critère d'évaluation des psychothérapies.

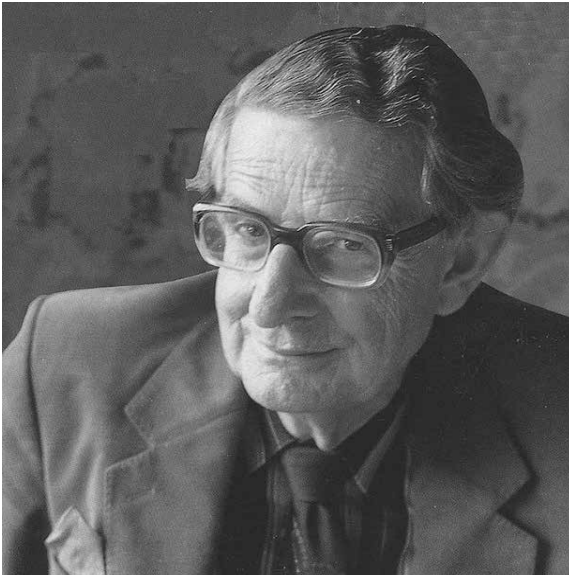
Cette dernière répond à un étalon de mesure simple, distinguant entre rétablissement, amélioration importante et absence d'amélioration, postulés sans autre définition. Si les résultats issus de ce mesurage paraissent d'abord dévastateurs pour les psychothérapies, Eysenck va rapidement abandonner sa critique pour soutenir les technologies de la modification du comportement. Ces dernières semblent, mieux que toute autre psychotechnique, faites pour la course à la maximisation.

Les techniques de la modification du comportement présentent de nombreux « avantages » par rapport à la psychanalyse. La théorie de la personnalité y est déterminée par un nombre restreint de « dimensions » aisément accessibles aux évaluations psychométriques. Les questions du développement psychique et celle des complications biographiques sont simplifiées en formes de conditionnements à surmonter par de nouveaux conditionnements. Les conflits psychiques sont abordés comme de simples troubles du comportement, des erreurs de pensée, soit comme autant des dysfonctions qu'il est désormais possible de corriger grâce à des exercices pratiques.

Ces « avantages » recèlent un sens politique profond, que peu de sociologues ont su dégager aussi pertinemment que Burrhus Frederic Skinner. Connu comme l'un des psychologues les plus influents du XX^e siècle, Skinner était également le premier penseur politique de la technologie du comportement.

Dans le seul roman qu'il ait publié – *Walden Two* –, Skinner développe l'image d'une communauté idéale, guidée par les principes du conditionnement opérationnel. Loin de la dystopie du *Meilleur des mondes*, T. E. Frazier, l'architecte du nouveau monde, présente une communauté humaine sans contraintes et sans coercition, sans conflits et sans misères.

Lors d'une première excursion dans les prairies de *Walden Deux*, Frazier emmène ses visiteurs le long d'un pâturage, où un troupeau de moutons paît tranquillement. Quelques cordes lâchement fixées ici ou là suffisent, explique le guide, pour que les moutons ne s'échappent pas. Au départ, on avait expérimenté avec des fils électri-



H. J. Eysenck CC BY 3.0



B. F. Skinner CC BY 3.0

fiés. Mais les études empiriques ont montré que la plupart des moutons n'avaient jamais reçu de chocs. On a donc laissé tomber les électrochocs. Et comme la plupart des moutons sont nés après les essais électriques, le contrôle a fini par s'intérioriser : « c'est devenu une tradition chez nos moutons de ne jamais s'approcher de la corde¹⁶ ». Les agneaux l'acquièrent de leurs parents, dont les jugements ne sont jamais remis en question. Ainsi, explique le psychologue scientifique, il nous suffit de déplacer la corde selon nos besoins et les moutons pâturent librement l'herbe souhaitée, sans causer le moindre ennui. « Quelle chance, interjette le philosophe sceptique, que les agneaux ne parlent pas [...] l'un d'eux se mettrait certainement à demander 'pourquoi' ? »

Frazier ne s'en montre nullement inquiet. D'une part, les progrès scientifiques de la technologie du comportement rendent les questions inquiétantes obsolètes. D'autre part, explique Frazier, la « créature paisible » qui se tient discrètement en retrait intervient dans le pire des cas. La créature paisible est le « magnifique berger », le chien de garde discret qui échappe à l'attention.

Cette scène bucolique se présente comme symbole de la vie sociale réglée par les principes rationnels de la technologie du com-

portement. Grâce à la gestion empiriquement fondée des conditions de vie, écrira Skinner trois décennies plus tard dans *Beyond Freedom and Dignity*, le contrôle du comportement peut passer de l'environnement à l'« homme autonome »¹⁷.

La culture, lamarckienne de par sa nature, doit être considérée comme le laboratoire de la technologie « éthiquement neutre » du comportement. Le rôle des scientifiques et des thérapeutes s'en éclaire aussitôt : si les premiers sont à même de concevoir (*design*) la culture la mieux adaptée à la maximisation, il revient aux seconds de veiller à la gestion la plus efficace du capital humain. ♦

vieilles critiques et nouvelles analyses (pp. 226-249), Paris: Économica, p. 228.

7 Schultz, T. W. (1961), « Investment in human capital », in *The American Economic Review*, p. 1-17. Becker, G. S. (1962), « Investment in Human Capital: A Theoretical Analysis », in *Journal of Political Economy*, 70(5), p. 9-49.

8 Voir Becker, G. S. (2007), « Health as human capital: synthesis and extensions », in *Oxford Economic Papers*, 59(3), p. 379-410.

9 Bauman, Z. (2007), *Consuming life*. Cambridge, Malden, MA: Polity Press, p. 68.

10 Becker, G. S. (1976), *The Economic Approach to Human Behavior*, University of Chicago Press, p. 5.

11 Hilgard, E. R., Kelly, E. L., Luckey, B., Sanford, R. N., Shaffer, L. F., & Shakow, D. (1947), « Recommended graduate training program in clinical psychology », in *American Psychologist*, 2, p. 539-558.

12 Cité dans Bergin, A. E., & Strupp, H. H. (2009), *Changing Frontiers in the Science of Psychotherapy*, AldineTransaction, p. 340.

13 Cf. Simonelli T. (2014), « Les psychothérapies "scientifiques." Histoire d'un succès fou », in *forum* n° 341.

14 Rose, op. cit., p. 232.

15 Eysenck H. J., *Journal of Consulting Psychology*, 16, p. 319-324.

16 Skinner, B. F. (2005), *Walden Two*, Indianapolis: Hackett, p. 16.

17 Skinner, B. F. (1973), *Beyond Freedom and Dignity*, Harmondsworth, Middlesex: Penguin, p. 70.

18 Op. cit., p. 148, 151.

1 Rose N. (1999), *Governing the Soul*, London, New York: Free Association Books, 1999, p. 217.

2 Voir p.ex. Foucault, M. (2004), *Naissance de la biopolitique*, Paris: Seuil, leçon du 28 mars 1979.

3 Voir Stigler, G. J., & Becker, G. S. (1977), « De Gustibus Non Est Disputandum », in *The American Economic Review*, 67(2), p. 76-90.

4 Von Mises, L. (1998), *Human action: a treatise on economics* (Scholar's ed.), Auburn, Alabama: Ludwig Von Mises Institute, p. 13.

5 Demeulenaere, P. (2003), *Homo oeconomicus : Enquête sur la constitution d'un paradigme*, Paris: PUF, p. 212.

6 Riboud, M., & Hernandez Iglesias, F. (1977), « La théorie du capital humain. Un retour aux classiques », in J. J. Rosa & F. Aftalion, *L'Économie retrouvée :*